

Klingsor.com

Klingsor : Journal : Faux Journal

Faux Journal



Reptile - 6 - Lentement, comme de lui-même.

James Benoit

lundi 24 d'écembre 2007

Lentement, comme de lui-même, un nouveau canapé, c'est bientôt le dernier, qui rencontre ses dents, et l'homme sera prêt à s'éclipser, s'évaporer dans la nature par la porte de devant, inaperçu parmi tous, du commun des vivants, ni de la science, ni des ardeurs qui se bousculent au-dedans. Ventre plein, dégagé de soi, il sera de retour à la réalité de la rue. Il rejoindra le boulevard, les mains avalées par son jeans, en sifflotant un air bien connu et se glissera définitivement sur la banquette en cuir rutilante d'un taxi de nuit garé sur le trottoir, attendant, à la charnière entre l'être et le néant. Pour le moment, il est occupé à se tenir en place, en équilibre stationnaire, et l'obscurité douce qui entoure ses gestes mesurés masque sa présence aux yeux du monde. On ne tient pas compte de lui. Il est hors du contexte. Loin du cadre. Loin des arrêtes épineuses de la raison, il n'y est déjà plus, plus en entier, parti évoluer dans un espace encore sauvage laissé libre, quelque part, entre les machines et les pensées, mais vivant, mais humain, sans aucun doute.

A faire les choses machinalement l'être a quitté le Céans, il n'y est plus, retourne à l'océan. A quatre pattes, des rêves d'action oubliés plein les poches, il a quitté le lieu des croisements, des jeux de hasard, du questionnement et de ses évolutions aventureuses pour une paix taciturne venue de l'intérieur. La paix du grand bocal où se perdent les idées. La paix des courants sous-marins où nagent les planctons, les amibes, les méduses, des tortues et des poissons. Plein de mémoire et plein d'oublis. Après la table ronde des idées reçues, nez collé au papier glacé, la table rase du passé, c'est une invitation nouvelle à rapprocher l'homme de la machine à café, quitter les volontés pour des faits. Encore là, en quelque sorte, il semble que quelque chose en lui ait fini par saisir au vol un élément plus important qu'un granule de pensée, quelque chose de vital, ou une mouche qui passait à proximité. Mais il a déserté le monde des apparences pour aller rejoindre un monde dépeuplé, fait de flux de phéromones, de jeux de formes et de couleurs et d'indicateurs intérieurs qui sonnent au rythme des saisons, l'appel à la déraison, pur comme au commencement, inanimé, ou reptile sûrement.

D'un angle mort de la vision, sa silhouette fait tenir dans un même coup d'œil l'ensemble des organes qui s'activent obstinément sous la peau, toute la machinerie du corps et des pompes et des leviers, et celui qui s'en sert, l'être éveillé, absolument. Un pan de mur, une part de quiche, un fatras de verdure qui sort d'un pot de fleur. Mais personne ne tourne l'œil assez proche de son coin pour qu'il aille discerner derrière la barrière molle des cils, une armature de lunette ou l'effet fluctuant d'un brushing, quelque chose qui est là et qu'on préférerait ignorer. Il donne plutôt l'effet d'un mannequin de plastique en vitrine d'un magasin de mode, qui supporte ses vêtements comme un sapin des boules de Noël, ou l'automate doué d'une faculté de vieillir plus que de déduction qu'on voyait avec grâce en l'homme du temps révolu des croyants, du temps des mythes de l'inconstance et des balances pérennes. Chaque cellule dans l'agglutination pourrait bien reluire sobrement, chaque parcelle qui fait, en tout, un ensemble à peu près d'un seul tenant, comme neuve, comme une pièce qui

sort d'usinage, comme un batracien qui sort de l'eau et roule des yeux fauves dans la demi-lumière du jour, comme une pure expression de la nature. Une agglutination qui ne s'inquiète pas de savoir, mais s'applique, et persévère, à exister.

Le travail, c'est officiel, c'est la liberté. On en a fait des arches d'entrée en fer forgé, des conditions suffisantes à des meurtres de masse. Mais c'est à la liberté que le corps travaille. C'est à se libérer qu'il ploie, et qu'il prie. Il suffira, un jour, de céder à ses avances, de lui concéder de la place, sur un trajet de retour, pendant que l'esprit aura le dos tourné aux bandes blanches qui défilent sur les bas cotés, hypnotiques, et une portion de chemin semblera avoir effectivement disparue. Comme par magie. Reprendre les choses en main semblera dépourvu d'une quelconque utilité au moment de prendre l'ascenseur pour remonter à l'étage, il n'y en aura pas plus à tourner la clef dans une serrure, et ni même, du lever au coucher, à tous les actes successifs du quotidien, sans leçon, tout dans un rêve sans vision.

En pilote automatique, la conscience aura fuit les soupçons et les fautes qui se tapissent sous chaque acte, comme des anguilles sous la roche, à droite, à gauche. Réfugiée dans l'absence, en marge de la vie, ce sera un réel effort que de la faire revenir à elle, pour qu'elle s'accroche à nouveau au fil des événements, au corps du texte, bec et ongle. Elle aura pu goûter au bonheur savoureux de sa propre inexistence, et à la présence seule d'un machin-chose résultant. Elle aura su goûter à la fin des options, comme une fin en soi, un point d'arrêt, un point, c'est tout. Et seul resterait un ensemble de disciplines, et du faire, à l'infinif. Un monde objectif, fait d'objets, dans l'absence totale de sujet et d'opinion. Personne dedans.

Ca aura été le point de départ, celui qui mène à la recherche de la bête au fond de soi, la créature qui se tapit derrière les paires de rideaux translucides, derrière vingt millimètres de désert, à la portée d'un souffle, partir à la recherche de l'idiot immuable qui sommeille à l'intérieur, avec ses raisons d'être, et les ordres de l'instinct plus fort que toute logique. Ce ne sera pas se laisser simplement accomplir sans réfléchir les pulsions les plus basses de l'être et s'y laisser glisser sans retenue, comme on en fait des romans, mais peut-être plutôt prendre son essor, éteindre l'esprit pour faire corps, pour atteindre une intelligence bien plus qu'inhumaine, passer derrière la fenêtre sur le monde, se

tenir debout sur la rambarde, et soudain lâcher prise. Longtemps retenu, se plonger dans le néant, derrière l'état primal, et cesser d'affronter les réalités, telles qu'elles sont, pour mieux les épouser. Il y aura à retrouver l'inconnu intime, juste au-delà des formes, et espérer qu'il s'exprimera d'autant mieux parmi tous que les ombres des doutes et des passions, ce qui fait le sang chaud et le génie humain, ne feront plus interférence. Il restera un homme, une machine, ou une chose humaine, nette et claire. Ca est clair. Un homme humain, libéré de lui-même, enfin prêt à devenir tout entier l'expression d'une destinée, d'une destination ou d'une volonté extrême que déjà on devine divine.

Partout on voit des femmes, qui rampent, et quelques hommes, en cadence. On commence à comprendre. On commence à ressentir. Tout autour, des femmes qui semblent se mouvoir, tout autour, des femmes qui semblent s'émouvoir, plus loin que peut porter le regard qui survole les pages d'un catalogue taché de gras, abandonné ouvert sur un plat de crudités, plus loin que les photographies cornées ou voilées de vapeur qui se détachent du mur. On commence à ressentir, venu des profondeurs, le besoin de ramper, comme un besoin de liseron.

Sueur froide, démangeaison, envie de se gratter, besoin de se frotter, peut-être de colère, d'amour, à la poitrine du voisin, racler le sol ou les murs, du poing, des pieds et des mains, pour y laisser des traces, des lambeaux de sa vie, les bons comme les mauvais, les tendres et les coriaces, s'alléger de tout ça et tendre vers le néant. Disparaître écrasé entre le dernier craquement d'une bulle et un coin de trottoir. Ramper, s'user, sans jamais perdre son sang froid.

A plat ventre, ventre à plat, à communier avec tout ce qu'il y a de céleste, au plus près des infinités. A Ramper pour souffrir. Ramper pour supporter. Ramper pour éprouver. Jusque dans les derniers recoins, jusqu'au dernier fragment de soi. A prendre encore, peine et douleur, pour ouvrir une veine, pour s'ouvrir une voie, partout on voit des femmes, des femmes et quelques hommes qui parcourent le pavé, dans l'usure et l'érosion, font le chemin de croix pour une inconsistance, à vie, qui les sauverait de la lassitude d'être là.

Pèlerinage en noir, genoux à terre sur le gravier, de ceux qui rampent à jamais en signe de dévotion à une constance éternelle, de celles qu'on voudrait toujours supérieure, qui se pencheraient sur le monde comme au berceau d'un nouveau né, et sur nos vies, battements de cils sur son œil irisé. A peine le temps d'un déclic. Une persistance rétinienne. Vite oubliés.

L'homme était incertain. De son coin, il a disparu. Partout, il est là, tout à ce qu'en gagne celui qui se dissipe, passe la trame du papier, qui se faufile dans les foules, qui se fait surmonter la honte ou la douleur, et l'infamie de prendre les choses pour soi ; ramper pour s'élever, se sentir évoluer, ramper pour se sentir plus homme.

Retrouver, à la racine, la pleine possession de ses moyens, sa sève et son sang froid, et comme seuls le peuvent les dieux et les lézards, faire n'importe quoi.

